



POUR elle

MONICA  
BURNS

*Plaisir*  
AVEUGLE

AVENTURES & PASSIONS

*Sensualité*

## **Monica Burns**

Diplômée en sciences, elle est l'auteure de best-sellers. Elle s'est spécialisée dans l'écriture de romances érotiques, historiques et paranormales sensuelles. Son talent lui a valu d'être récompensée à de nombreuses reprises.



Plaisir aveugle



MONICA  
BURNS

Plaisir aveugle

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Catherine Frémov*





Vous souhaitez être informé en avant-première  
de nos programmes, nos coups de cœur ou encore  
de l'actualité de notre site *J'ai lu pour elle* ?

Abonnez-vous à notre *Newsletter* en vous connectant  
sur [www.jailu.com](http://www.jailu.com)

Retrouvez-nous également sur Facebook  
pour avoir des informations exclusives :  
[www.facebook.com/jailu.pourelle](http://www.facebook.com/jailu.pourelle)

*Titre original*  
PLEASURE ME

*Éditeur original*  
The Berkley Publishing Group,  
published by the Penguin Group, Inc., New York

© Kathi B. Searce, 2011

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2014

*Pour Marie et Olivia.  
Le plus facile pour un parent, c'est d'aimer.  
Je vous aime plus que vous ne sauriez l'imaginer.*





# 1

*Londres, 1897*

— Je suis sûr que vous comprenez, ma chère. Avec Mlle Fitzgerald, nous éprouvons l'un pour l'autre une tendresse autrement profonde que tout ce qui a pu se produire entre vous et moi depuis un an. Je suis stupéfait qu'une personne aussi jeune ait accédé à ma demande.

Debout devant la fenêtre, Ruth tournait le dos à Marston. Elle frémit en saisissant le sens caché de ses paroles : Ernestina Fitzgerald était plus fraîche qu'elle. Elle avait souvent connu ce genre de situation depuis vingt ans, mais cela allait de mal en pis. C'était la deuxième fois en moins d'un an qu'un homme l'abandonnait pour une femme plus jeune. Ne devenait-elle pas vieille, à quarante et un ans ?

S'armant de courage pour lui faire face, elle esquissa un sourire.

— Bien sûr que je comprends, Freddie.

Elle avait fait exprès d'utiliser son petit nom, ce qui lui valut un regard noir. Elle ne savait que trop combien il détestait qu'on l'appelle ainsi.

— Je suis certaine que Mlle Fitzgerald vous conviendra à la perfection. Si j'ai bien compris, son art de la conversation est comparable au vôtre.

Marston la dévisagea d'un air soupçonneux, mais elle savait qu'il ne relèverait pas le sous-entendu. Il n'était pas aussi intelligent qu'il aimait à le croire. En fait, il ne pouvait parler intelligemment d'autre chose que de chasse et de pêche. Soudain, elle s'en voulait d'avoir seulement entamé une liaison avec lui. Elle voyait très bien pourquoi elle avait fait cela, même si elle n'avait pas voulu le reconnaître jusqu'ici. Elle avait peur. Peur de voir le temps passer trop vite pour elle.

— Évidemment, je veillerai à ce que votre pension vous soit versée jusqu'à la fin du mois.

— Évidemment, dit-elle d'un ton glacial.

Il n'était pas question de lui laisser voir à quel point cette séparation la secouait. Que c'était aussi humiliant qu'inattendu.

— Et Crawley Hall ?

— Je regrette, Ruth, mais cela me semble un peu trop pour un cadeau d'adieu, ne croyez-vous pas ?

— Je préfère y voir la promesse que vous m'avez faite il y a quelques mois.

Elle plissa les yeux. Il lui fallait cette propriété. L'orphelinat d'Aston Street débordait et le grand air ferait du bien aux enfants.

— Vraiment ? Je ne me rappelle pas avoir dit une telle chose.

— Dans ce cas, je devrais demander à Wycombe de vous rafraîchir la mémoire, puisqu'il était présent au moment où vous avez accepté d'acheter cette propriété pour moi.

— Je suis sûr que Wycombe aura de tous autres souvenirs, rétorqua Marston non sans arrogance.

D'ailleurs, vous avez déjà une propriété à la campagne. Je ne vois pas pourquoi il vous en faudrait une autre. Si vous avez des soucis d'argent, vous pourrez toujours vendre les bijoux que je vous ai donnés.

Le chien. Et ce ton moralisateur ! Il savait très bien pourquoi elle voulait le manoir de Crawley Hall, et il savait que la maison qu'elle possédait près de Bath serait beaucoup trop petite pour répondre à ses aspirations ; il y avait à peine assez de place pour elle, Dolores et Simmons. Quant aux bijoux qu'il lui avait offerts, ils n'assureraient guère plus que la moitié du prix d'achat de Crawley Hall. En refusant d'acquérir cette propriété pour elle, Marston l'obligeait à creuser plus profond dans ses ressources. Chose qu'elle préférerait éviter. Elle gérait ses finances depuis des années, mais une telle dépense l'obligerait à puiser dans ses investissements à long terme plus tôt que prévu. D'autant que son avenir s'annonçait des plus précaires si elle devait se trouver un nouveau protecteur.

Elle lui décocha un sourire méprisant.

— Les bijoux que vous m'avez offerts ? Freddie chéri, ces breloques ne représentent qu'une misérable somme. Mais, si vous refusez de tenir votre promesse en ce qui concerne Crawley Hall, suis-je encore tenue de vous traiter en homme d'honneur ?

Elle eut juste le temps de voir son expression s'assombrir de colère, et fit volte-face avec un léger haussement d'épaules.

— Puisque nous n'avons rien d'autre à nous dire, ajouta-t-elle, je pense qu'il est temps pour vous de partir.

Brusquement, une main rude lui parcourut les cheveux, lui tira la tête en arrière. Elle savait masquer sa peur, mais Marston lui faisait mal au point

qu'elle cria, non seulement de surprise mais aussi d'angoisse.

— Écoutez-moi, vieille mégère, si vous laissez entendre que mes intentions à votre égard ont été moins qu'honorables, je vous montrerai à quel point je puis manquer d'honneur.

Derrière eux, une porte s'ouvrit sur le majordome. Grand et assez charpenté pour susciter la prudence chez tous ceux qui croisaient son chemin, Simmons jouait parfois les gardes du corps, outre ses nombreux autres talents.

— J'ai entendu un cri, madame. Est-ce que tout va bien ?

Ce n'était pas une question, plutôt une façon de dire à Marston de la relâcher. Freddie s'exécuta d'un mouvement brutal.

— N'oubliez pas mes paroles, Ruth. Je ne laisserai personne salir ma réputation.

Elle ne répondit pas, malgré son désir de dire exactement ce qu'elle avait envie de lui faire, à commencer par une bonne castration. Comment avait-elle pu trouver le moindre charme à cet homme ? C'était le seul à ce moment-là qui avait manifesté la volonté d'entretenir une liaison avec elle.

Écœurée à cette idée, elle vacilla quelque peu sur ses pieds.

Alors que Marston quittait le salon, elle se précipita vers le canapé dont elle agrippa le bras pour se laisser lentement tomber sur les coussins. Simmons ne fit aucun commentaire, mais suivit l'ex-amant dans l'évidente intention de le raccompagner jusqu'à la sortie. Ruth ferma les yeux, tandis que les tremblements de ses mains gagnaient tout son corps. Une larme puis une autre roulèrent sur ses joues.

Elle avait toujours su que ce jour viendrait, mais c'était encore plus horrible qu'elle ne l'avait imaginé. Les années pesaient sur elle comme autant d'ennemies, et elle n'avait pas trouvé le moyen de les vaincre. Pliée en deux, elle se prit le visage entre les mains pour pleurer doucement.

Une main se posa sur son épaule et elle se redressa, vit l'expression inquiète de sa gouvernante.

— Vous a-t-il fait du mal, madame ?

Secouant la tête, elle sortit un mouchoir de la poche de sa jupe, essuya ses larmes.

— Pas vraiment, Dolores. C'est surtout ma fierté qui est blessée.

— Je n'ai jamais aimé cet homme. Il ne vous traitait pas avec autant d'attention que vos autres galants.

— Je sais bien ce que tu ressentais pour Marston.

Elle ne put réprimer un petit rire devant la mine dégoûtée de sa gouvernante.

— Je m'étonne seulement de ne pas m'être ralliée plus tôt à ton avis.

— Vous êtes têtue, voilà tout, butée des pieds à la tête, persuadée que vous ne méritiez pas mieux que lui.

— C'était le seul qui semblait s'intéresser à moi à l'époque, murmura-t-elle avec une moue d'autodérision. Je ne puis me voiler la face, Dolores. Mon âge commence à se voir.

— Allons donc ! maugréa la gouvernante. Vous avez une silhouette de jeune fille et un visage d'ange.

— Merci, Dolores. Tu es une véritable amie, loyale et aveugle.

Certes, elle restait séduisante, mais voilà longtemps que sa beauté ne lui valait plus l'admiration béate de tous les hommes.

La gouvernante se redressa, les mains jointes devant elle.

— Oh là ! Ma vue est aussi bonne qu'il y a vingt ans. Ils sont nombreux, les hommes qui ne demanderaient qu'à entrer dans un salon avec vous à leur bras. Vous êtes beaucoup trop dure avec vous-même.

Cette réprimande remonta un peu le moral de Ruth et elle repensa aux compliments de lord Mackelsby, quelques soirs auparavant. Marston lui-même avait pris la peine de se détacher un temps d'Ernestina Fitzgerald pour venir la revendiquer comme si elle lui appartenait. Il réglait alors les frais de sa maîtresse et, de ce fait, pouvait exiger toute son attention.

Mais à présent il était parti, et sa pension avec lui. Elle laissa échapper un autre gémississement. Ce n'était pas tant l'argent qui la troublait que le fait que Marston, comme son précédent amant, l'avait quittée pour une femme plus jeune.

Elle ravala de nouveau ses larmes. À quoi bon pleurer ? Elle avait plus important à faire que de se lamenter sur sa fierté outragée. Elle se releva vivement pour faire les cent pas devant la cheminée. Les enfants passaient avant tout. Quoi qu'il lui en coûte, elle trouverait un moyen d'acquérir Crawley Hall ou une autre propriété de ce genre.

Outre les quelques babioles que lui avait offertes Marston, elle possédait certains bijoux qu'elle pourrait vendre, mais elle savait que ce ne serait pas suffisant. Elle poussa un soupir de résignation. Si elle voulait se procurer la somme totale réclamée pour le manoir, elle allait devoir sacrifier sa maison près de Bath. Passé un moment d'abattement, elle chassa tout regret. Après tout, elle pourrait aussi bien se retirer là-bas.

— Je crois qu'il est temps de revoir certains de mes investissements.

— Quoi ?

L'étonnement horrifié de Dolores lui valut un sourire.

— Mes bijoux devraient rapporter au moins la moitié du prix de Crawley Hall et la vente de la maison de campagne comblerait le reste, tout en me permettant d'effectuer les travaux nécessaires dans le manoir. Si ce n'est pas suffisant, je pourrai louer mon hôtel particulier. Je devrais tirer assez de mes rentes annuelles pour vivre, pourvu que je ne dépense pas à tort et à travers.

Ruth jeta un regard circulaire en se demandant combien elle pourrait louer une telle demeure, située dans un quartier assez chic, ce qui en augmenterait l'attrait.

— Mais vous avez acheté la maison de Bath pour vous y retirer plus tard, madame. Et puis, si vous louez cet hôtel, où donc vivrez-vous ?

— À Crawley Hall.

Voyant chanceler la gouvernante qui la suivait depuis son enfance, elle alla lui serrer les mains.

— Et tu viendras avec moi, Dolores. Simmons aussi. Tu le veux bien, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, dit celle-ci d'un ton rassuré. J'ai craint un instant que vous n'ayez plus besoin de moi.

— Ne dis pas de sottises !

Sans lui lâcher les mains, elle s'assit près de la femme.

— Je ne sais ce que je deviendrais sans toi. Qui d'autre saurait me faire suivre le droit chemin ?

— Certes, madame. Cependant, je crois que vous avez le cœur plus grand que votre poche en ce qui concerne ces enfants.



— Ils n'ont personne d'autre pour s'occuper d'eux. Je ne puis les abandonner comme Marston vient de le faire avec moi.

À cette évocation de sa situation actuelle, Ruth dut encore lutter contre une onde de désespoir. Pour un peu, elle aurait cédé à l'émotion, mais elle s'y refusait. Elle avait toujours su faire preuve de pragmatisme, il était temps d'accepter l'idée que ses jours de déesse du beau monde étaient comptés. En la quittant pour une femme plus jeune, Marston allait faire d'elle un objet de pitié parmi la haute société de Marlborough. L'apparition de Simmons sur le seuil interrompit le fil de ses idées.

— Lady Pembroke est arrivée, madame.

Il s'effaça pour laisser passer Allegra Camden, comtesse de Pembroke ; les bras tendus, un sourire radieux illuminant sa beauté, celle-ci vint embrasser son amie sur la joue.

— Pardon pour le retard, mais Chahine et les enfants ont passé plus de temps que d'habitude devant leur petit déjeuner.

— C'est très bien, assura affectueusement Ruth. Dolores, apporte-nous du thé, je te prie.

La gouvernante inclina la tête et quitta la pièce. D'un petit geste, Ruth invita son amie à s'asseoir sur une bergère à oreilles où Allegra se laissa élégamment tomber, tandis qu'elle-même reprenait sa place sur le canapé. En la regardant mieux, la jeune comtesse arbora un air préoccupé.

— Que t'arrive-t-il ? Tu es malade ?

Au son de cette voix inquiète, Ruth sentit sa gorge se serrer.

— Non, je vais bien.

— Tu as les traits tirés, murmura Allegra. Tu as pleuré !

Sans lui laisser le temps de répondre, elle se leva dans un bruissement de soie pour venir s'asseoir à son côté et lui prendre les mains, l'examinant de près.

— Raconte-moi tout.

Ordre qui ne surprit pas Ruth. Allegra n'hésitait jamais à aider ses amis.

— Marston m'a quittée, soupira-t-elle, étouffée par un nouveau flot de larmes.

Elle tenta encore de les ravalier. Cet homme ne méritait pas tant de désarroi.

— Oh, ma chérie ! Je suis navrée, mais je t'avoue qu'il ne m'a jamais inspiré confiance. Il ne te traitait pas avec le respect que tu méritais.

Secouant la tête, Ruth poussa un autre soupir.

— Quelle sotte j'ai été !

— Jamais de la vie ! Tu as fait ce que tu croyais devoir faire pour subsister.

— Non, pas pour subsister... Je refusais de reconnaître la vérité. Je suis vieille, Allegra.

— Ne dis pas n'importe quoi ! protesta celle-ci. Tu n'as que quatre ans de plus que moi et tu parais plus jeune.

Ruth fit non de la tête.

— Il m'a quittée pour Ernestina Fitzgerald, qui a une quinzaine d'années de moins que moi.

— Et doit être deux fois plus bête que Marston. À eux deux, ils font une triste paire.

Le ton dégoûté de son amie mit Ruth en joie. Elle éclata de rire.

— Je vois que tu es d'accord, s'empressa de commenter Allegra. Ils sont nombreux, les hommes qui ne demandent qu'à tomber sous ton charme. Ce soir, au bal des Somerset, je suis sûre que tu les verras se bousculer autour de toi.

— Mais je ne peux pas y aller ! s'exclama Ruth, horrifiée. Marston y sera, en compagnie d'Ernestina. Tout le monde comprendra aussitôt qu'il m'a quittée pour elle.

— Ils le comprendront encore plus si tu n'es pas là. Le regard sévère d'Allegra fit place à un sourire malicieux lorsqu'elle ajouta :

— Et puis, quel meilleur moment pour annoncer ta joie que Marston ait enfin trouvé quelqu'un qui réponde à sa réputation intellectuelle à travers la haute société ?

Cette fois, Ruth rit de bon cœur.

— Présenté comme ça, il est facile de voir que je me lamente sans raison.

— Exactement !

Non, elle n'avait aucune raison de pleurer Marston. Mais sa jeunesse perdue ? Comment cela lui était-il arrivé ? N'était-ce pas la veille encore qu'Allegra l'avait invitée chez elle avec Bella et Nora, le temps que s'apaise le scandale qui avait fait d'elle une célèbre courtisane, avant son mariage avec le comte de Pembroke ?

Comment vingt années avaient-elles pu passer en un clin d'œil ? Ruth ne se sentait pas vieille. Ses espoirs, ses désirs restaient les mêmes, quoique enterrés au plus profond de son âme pour, sans doute, ne jamais recevoir de réponse. Comment ne pas envier Allegra et le bonheur qu'elle avait trouvé auprès du comte ? Elle leva les yeux sur ce portrait d'elle-même accroché au-dessus de la cheminée, offert par le vicomte Westleah quand elle avait vingt-trois ans. Ils avaient passé près de trois années ensemble avant de se séparer bons amis.

Westleah lui avait aussi octroyé cet hôtel particulier, avant de lui expliquer comment administrer la

généreuse pension qu'il lui allouait. Grâce à lui, elle avait fait plusieurs placements avisés qui l'empêcheraient, à l'heure de la retraite, de sombrer dans la pauvreté la plus abjecte comme la plupart des femmes de sa condition. Elle aurait simplement souhaité disposer d'un peu plus de temps avant de devoir quitter la scène.

Un délicat tintement de porcelaine capta son attention et elle suivit d'un œil attentif Dolores qui entraînait avec le plateau du thé, pour le déposer sur la table ronde devant le canapé. Ruth lui fit signe que tout allait bien, avant de prendre la théière. Apparemment rassurée, la gouvernante sortit en se raclant la gorge.

Ruth préféra changer de sujet.

— La maternité et le mariage te vont bien, observait-elle en servant son amie. Tu as trouvé un bonheur inaccessible à la plupart d'entre nous.

— Je suis heureuse, c'est vrai. Si tu m'avais dit, il y a cinq ans, que je mènerais une vie si merveilleuse, je t'aurais ri au nez.

Il était rare qu'une courtisane trouve l'amour ou, mieux encore, le mariage. La douce rougeur qui envahit le visage d'Allegra souligna combien elle se sentait heureuse, malgré les souffrances endurées dans le désert du Maroc. Elle n'avait pas relaté dans le détail chacun de ses tourments, cependant Ruth savait que sa capture aux mains de l'ennemi de Pembroke l'avait durement éprouvée.

De temps à autre, une sombre émotion emplissait les yeux d'Allegra, qui disait assez combien elle en souffrait encore ; lorsque Pembroke était présent, il semblait instinctivement sentir la détresse de sa femme et s'approchait aussitôt. Robert, qu'elle ne

s'était jamais habituée à appeler par son prénom bédouin, Chahine, révérait sa femme et ses enfants.

Le son d'une tasse qui se posait lourdement sur sa soucoupe tira Ruth de sa rêverie.

— Nous n'allons pas le laisser s'en tirer ainsi.

— Pardon ?

Elle décocha un regard surpris à son amie.

— Marston, précisa Allegra. Ce soir, nous allons veiller à ce que tout le monde le traite de fou pour t'avoir quittée au profit de cette tête de linotte.

— Et comment comptes-tu t'y prendre, au juste ?

— Te souviens-tu comment Mme Langtry a tenu tête à toute la société en ne portant qu'une simple robe noire avant que Bertie ne la prenne sous son aile ?

— Lillie Langtry a pu leur tenir tête parce qu'elle était belle, non parce qu'elle portait une simple robe noire pour charmer l'œil du prince de Galles. Je suis assez attirante, mais loin d'être belle.

— Allons donc ! Tu es ravissante et tu as de la prestance, Ruth. Quand tu entres dans une pièce, tout le monde s'arrête pour te regarder. Et ton mystérieux sourire donne envie à tous les hommes de découvrir tes secrets. Ce soir, tu vas pouvoir l'utiliser à ton avantage.

— Et comment, je te prie ?

— Dolores va modifier cette robe monstrueuse que Marston a voulu te voir porter au cours de la soirée qu'il donnait, cet hiver.

— La mauve, piquée d'énormes fleurs roses ?

— Oui, assura gaiement Allegra, elle est parfaitement assortie à tes yeux, mais les fleurs sont horribles. Quand Dolores aura opéré les changements que j'ai à l'esprit, tout le monde traitera Marston de fou pour t'avoir préféré Ernestina Fitzgerald.

— Une telle transformation me semble hautement improbable, mais je suppose qu'un miracle reste toujours possible.

— Disons que je crois aux miracles, et tu devrais en faire autant.

Ruth lui retourna un coup d'œil affectueux mais sceptique.

Cependant, ces paroles lui résonnaient encore dans l'esprit des heures plus tard, quand elle gravit l'escalier de l'hôtel particulier des Somerset. Elle aurait mieux fait de ne pas mettre en doute la détermination d'Allegra sur ce point. Lorsque ses idées orientaient l'aiguille habile de Dolores, le miracle devenait possible, donnant une robe audacieuse qui soulignait la généreuse poitrine et les hanches de Ruth. Mais, par-dessus tout, la parure était dépourvue de dentelle, de jabot, de nœud.

Les manches, ou ce qu'il en restait, pendaient au bord de ses épaules, aériennes et discrètes. La robe en elle-même devenait d'une austère simplicité, tout en symbolisant à la perfection le rejet de Marston. Fleurs, volants, tous ces froufrous qui en avaient empesé le satin, avaient disparu, à l'exception d'un sillage de pétales roses le long de l'ourlet. La gouvernante avait corrigé le choix tape-à-l'œil de Marston pour en tirer une toilette beaucoup plus jolie.

Dolores avait ôté une à une les fleurs du modèle original pour repiquer la passementerie rose sur l'ourlet, où ces pétales semblaient tomber au bord des pieds. Avant la fin de la soirée, ils seraient sales, écrasés, témoignage silencieux du peu de cas que Ruth faisait de Marston. À sa gorge brillait le collier

d'améthystes qu'elle arborait sur le portrait offert par Westleah.

Pour toute fantaisie, elle n'avait pris qu'un éventail de plumes mauves. En entrant dans la demeure, elle entendit s'élever une rumeur et aperçut Marston qui pénétrait dans la salle de bal, Ernestina à son bras. D'un mouvement machinal, elle défit les attaches de sa cape et laissa le valet l'ôter doucement de ses épaules.

Tandis que d'autres invités arrivaient, elle prit le temps d'examiner les côtés de sa robe, à la recherche d'éventuels plis. Elle avait plutôt besoin de se rassurer que de vérifier sa tenue. Percevant des murmures dans son dos, elle releva la main sur sa nuque, remonta vers le crâne pour constater que son chignon ne s'était pas défait, et se tourna vers la salle de bal. Un frisson la parcourut quand elle croisa le regard d'un homme qui tendait nonchalamment son pardessus aux domestiques sans la quitter des yeux.

Les cheveux noirs comme une nuit sans lune, il mesurait presque une tête de plus qu'elle. Il semblait éclipser tout le monde autour de lui. Le temps parut s'arrêter quand il dévisagea Ruth, même s'il ne s'écoula que quelques secondes avant qu'un autre invité interpelle l'inconnu. Mais cela suffit pour la laisser le cœur battant.

Sa gorge se serra. Seigneur ! se dit-elle en étreignant son éventail, elle n'était pourtant plus une débutante. Soudain submergée par le désir de fuir, elle dut prendre sur elle pour se diriger vers la salle de bal. Elle éprouva de nouveau cette réaction de tiédeur sur la nuque mais refusa de se retourner vers l'homme. Elle n'était pas venue ici ce soir à la recherche d'un nouvel amant.

Sur le seuil de la salle, elle sentit son courage l'abandonner. Elle ne repérait pas un seul visage ami parmi l'assistance. Misère, où était Allegra ? Comment s'en sortirait-elle sans la présence de son amie ? À cette idée, Ruth se redressa. Sans doute avait-elle perdu sa jeunesse, mais pas sa dignité. Elle allait garder la tête haute, tout faire pour que personne, pas même Marston, ne puisse deviner ce qu'elle ressentait vraiment. Alors qu'elle attendait que ceux qui la précédaient passent le comité d'accueil, le picotement sur sa nuque vira à la brûlure.

Voilà des années qu'elle n'avait plus senti une telle réaction face à un homme. Dans la cohue des arrivants qui se bousculaient pour accéder à la salle, l'espace qui les séparait s'effaçait. Il se tenait maintenant si près qu'elle sentit son souffle lui effleurer l'épaule. Une image furtive lui traversa subitement l'esprit : il posait les mains sur sa taille, la plaquait contre son torse... Elle en ressentit un frémissement si puissant que tous ceux qui l'entouraient durent le remarquer.

Surprise par la violence des sensations qui s'emparaient d'elle, Ruth faillit trébucher dans sa hâte de saluer lord et lady Somerset. Elle reçut un accueil poli, grâce à son lien familial avec le marquis de Halethorpe. Son cœur se serra au souvenir de son père. Elle ne savait toujours pas si elle devait mépriser cet homme ou le remercier pour l'avoir envoyée sur le chemin qu'elle avait choisi depuis tant d'années.

Elle se détourna de ses hôtes pour descendre lentement les marches qui menaient à la salle de bal. De l'escalier, elle entendit l'inconnu se présenter : lord Stratfield. Alors qu'elle posait les pieds sur le



parquet, un petit groupe de femmes sur sa droite attira son attention et elle crut défaillir. Ernestina. Elle ne voulait surtout pas d'une scène. À la recherche d'un visage ami, elle tendit le cou pour tâcher de voir quelque chose par-dessus la tête d'une dame âgée qui portait trois plumes plantées dans son chignon.

— Quand une vieille vache est mise au rancart, c'est pour y rester, commenta Ernestina d'un ton aigre.

Ruth se raidit, mais passa outre. Elle n'alla pas loin.

— Lady Ruth, quelle délicieuse surprise de vous voir ici ce soir !

Elle en demeura sans voix, mais les picotements sur sa nuque lui embrasèrent maintenant le dos. Seigneur, était-ce ainsi que résonnait la voix de cet homme ? Ce timbre grave, caustique et sombre, lui coupa le souffle.

— Bonsoir, monsieur.

Elle essayait de masquer tout tremblement dans sa voix mais se crispa quand il lui baisa poliment la main.

— Vous êtes la simplicité incarnée, madame. Jamais je n'ai vu une femme aussi ravissante.

En même temps, il jetait un coup d'œil sur les dentelles, les volants et autres froufrous ornant la robe d'Ernestina. C'était là une ostensible rebuffade et toute personne à portée d'oreille en fut témoin. Quelque part, Ruth en fut navrée pour la nouvelle maîtresse de Marston. Néanmoins, elle éprouva un pincement de plaisir à voir ainsi réduite au silence la malveillance de cette femme, tout en se demandant quelles arrière-pensées poussaient ce bel inconnu à lui venir en aide. Sans rien laisser paraître, il lui

offrit son bras en souriant. Elle en eut le souffle coupé.

Il affichait le genre de sourire à briser le cœur de quiconque succomberait à son charme. Les nerfs à fleur de peau, elle le laissa cependant l'entraîner loin d'Ernestina. Mais cet homme était beaucoup trop attirant. En outre, il semblait plus jeune qu'elle.

— Si j'apprécie votre galanterie, monsieur, je puis vous assurer que je n'avais pas besoin d'être sauvée.

Elle s'aperçut qu'elle parlait d'une voix quelque peu éraillée et s'interdit de regarder son interlocuteur.

— C'était un compliment sincère, assura-t-il. Le fait qu'il ait pu vous sauver n'était qu'un aspect secondaire.

Ce ton rauque lui mit les sangs en ébullition. Pitié ! Cet homme était un hypnotiseur. Apercevant Allegra, elle s'arrêta. Il tourna la tête vers elle, haussant un sourcil amusé – ou simplement curieux, elle n'aurait su le dire exactement.

— Dans ce cas, je ne vous en remercie que davantage. Mais, veuillez me pardonner, je vois une amie qu'il me faut aller saluer.

Une lueur étincela au plus profond de ses yeux bleu vif, qui émut Ruth à lui en donner la gorge sèche. Lord Stratfield inclina la tête.

— C'est un plaisir, madame. Je me languis déjà de notre prochaine rencontre.

Et voilà que lui revenait cet accent rauque au goût de péché. Grand Dieu ! Elle se comportait comme une femme de la moitié de son âge. Elle avait trop d'expérience pour se laisser affecter si aisément. L'estomac noué, elle lui adressa un léger signe de tête, tout en s'écartant de lui. Un vrai mouvement de fuite. Elle avançait trop vite, loin de son allure naturelle. En atteignant le refuge de son petit cercle

d'amis, elle sentait encore son cœur battre à tout rompre. Allegra l'étreignit, puis recula en la dévisageant d'un air inquiet.

— Seigneur ! Mais tu trembles !

— Ce n'est rien, je suis juste un peu énervée.

— Tu es sûre que ce n'est pas un inconnu diaboliquement beau qui te met dans tous tes états ?

L'intonation réjouie de son amie fit rougir Ruth.

— Absolument pas.

Devant son air sceptique, Ruth renifla avec irritation mais préféra ne pas en rajouter.

— Tu es éblouissante, reprit Allegra. Je savais que Dolores ferait de cette robe une œuvre d'art. Et ces pétales au bord de l'ourlet... c'est un tel chef-d'œuvre qu'aucun homme ne serait digne de l'effleurer pour te baiser les pieds.

— Permettez que je me joigne aux observations de mon épouse, madame, dit le comte de Pembroke en s'inclinant légèrement. Vous êtes merveilleuse.

— Merci à tous deux.

— Puis-je ajouter mes propres louanges, ma chère ?

La voix chaude de lord Westleah s'élevait par-dessus son épaule et Ruth se retourna, ravie.

— William ! Quel plaisir de vous revoir !

Il salua chaleureusement Allegra et le comte avant de revenir à elle, se penchant pour l'embrasser sur les deux joues. Voilà des mois qu'ils ne s'étaient vus et elle se rappelait soudain à quand remontait leur première rencontre. Mais elle préféra chasser cette pensée pour mieux goûter la présence de son ancien amant.

— Trop de temps a passé, Ruth, depuis la dernière fois. Comment allez-vous ?

— Très bien.

Le voyant se rembrunir, elle s'efforça de sourire. Westleah la connaissait bien et lisait sans peine en elle, malgré la façade érigée pour la protéger ce soir. Elle lui fut reconnaissante de ne pas insister. Tandis qu'Allegra et le comte saluaient un autre couple, il la contempla attentivement.

— D'où connaissez-vous le baron Stratfield ?

Cette question la prit de court.

— Je ne le connais pas, finit-elle par répondre. Je venais d'arriver ce soir quand il a été témoin d'un commentaire cruel lancé à mon endroit et s'est interposé pour m'empêcher d'essayer d'autres insultes.

— Voilà qui ne m'étonne guère. C'est quelqu'un de bien. Il ne s'emporte jamais, sauf lorsqu'il est témoin d'une injustice.

À cet instant, Allegra pivota vers eux, penchant la tête de côté, l'air interrogateur.

— Qu'est-ce qui ne vous étonne guère, Westleah ?

— Lord Stratfield a volé au secours de Ruth.

— Parlez-vous du beau jeune homme qui se dirige vers nous ?

À cette remarque, Ruth ne put s'empêcher de se retourner. Effectivement, il arrivait dans leur direction. Non : en fait, il ne regardait qu'elle. Elle en eut les mains moites, le cœur battant la chamade. Dieu tout-puissant, qu'allait-elle pouvoir lui dire ? Cette pensée l'irrita. Avait-elle soudain perdu tous ses moyens ? Elle excellait pourtant dans l'art du flirt depuis de nombreuses années. Et voilà que, subitement, un homme semait le doute en elle. Non, ce n'était pas lui. C'était la rupture avec Marston qui ébranlait sa confiance. Rien d'autre.

D'autant que lord Stratfield devait avoir au moins cinq ans de moins qu'elle. Les accents de valse s'estompèrent alors que tout son corps se mettait à

murmurer sa propre mélodie lorsque le jeune homme les rejoignit.

Westleah se chargea des présentations avant de s'éloigner pour retrouver un ami, tandis qu'au même moment, Allegra entraîna son mari vers d'autres invités. Pour un peu, Ruth aurait pu penser que c'était un coup monté dans le but de la laisser en tête à tête avec lord Stratfield. Un long silence s'étira, avant qu'il ne s'éclaircisse la gorge.

— Puis-je vous demander cette danse, madame ?

Cette voix de bronze la fit vibrer. Elle se contenta de hocher la tête et posa une main dans celle qu'il lui tendait. Un instant plus tard, tous deux tourbillonnaient sur le parquet de la salle de bal. Elle se sentait secouée d'ondes électriques aussi exaltantes que terrifiantes.

Westleah lui-même n'avait jamais produit un tel effet sur elle. Contrariée, elle redressa le dos. Elle qui, plus de vingt années durant, avait perfectionné son art de la séduction, refusait de laisser un homme la perturber à ce point, d'autant qu'il était plus jeune qu'elle.

— Comment se fait-il que nous ne nous soyons jamais rencontrés auparavant, monsieur ? interrogea-t-elle d'un air avenant.

— Dans ce genre de circonstances, j'ai vu beaucoup trop de mes amis se laisser prendre dans la toile de quelque mère désireuse de marier sa fille. Je préfère ma liberté.

Cette réponse directe la fit éclater de rire. Ce qui parut le combler d'aise.

— Bon, voilà que je vous fais rire. Cela vous va bien.

Malgré tous ses efforts, elle ne put empêcher le rouge de lui monter aux joues. Cet homme était mille

fois trop charmant, et elle s'en voulait de se montrer aussi sensible. Prenant une inspiration, elle capta son parfum frais et boisé, et se sentit une fois encore défaillir. Même dans les détails les plus insignifiants, son corps répondait au sien. Comme elle ne disait rien, il la contempla d'un regard si intense qu'elle tressaillit.

— Cet homme est un sot.

Il avait accompagné cette remarque d'un accent scandalisé qui la fit vaciller. Aussitôt, il resserra son étreinte tandis qu'elle essayait de se reprendre.

— Je vous demande pardon ?

— Marston. Cet homme devrait se faire examiner le cerveau.

— Oh !

Avec un sourire forcé, elle approuva d'un petit hochement de la tête.

— Et moi, ajouta-t-elle, je devrais me faire examiner le cerveau pour avoir accepté sa compagnie.

Il répondit d'un soupir amusé qui la caressa telle une onde de velours. Comme il appuyait sa large main un peu plus fort dans son dos, elle se sentit comblée par sa présence. Un rythme primitif l'emportait et elle avait la bouche si sèche que même le champagne ne saurait l'humecter suffisamment. Elle tenta désespérément de reprendre le contrôle de ses sens.

— Je suis certain qu'ils sont très nombreux ce soir à se réjouir d'apprendre que votre cœur est à nouveau libre, murmura-t-il lorsque la musique s'arrêta.

La relâchant lentement, il recula tandis qu'elle plongeait dans une profonde révérence. Ces paroles ne la rassérénèrent que quelques secondes, le temps de se rendre compte qu'il ne s'était pas inclus dans le

compliment. Pourquoi l'inviterait-il à danser s'il ne cherchait pas sa compagnie ?

Déroutée, elle se rembrunit. Qu'avait donc dit West-leah ? Que cet homme ne s'emportait guère, sauf lorsqu'il était témoin d'une injustice. Une profonde irritation la saisit. Qu'il aille au diable ! Ce malotru ne l'avait invitée que par pitié. Elle ouvrit son éventail pour l'agiter devant elle d'un geste rageur, avant de le refermer tout aussi brutalement.

— Merci pour cette seconde tentative de sauvetage en une soirée, monsieur. Mais, à l'avenir, souvenez-vous que je ne désire pas vous voir intervenir dans mes affaires.

Sans lui laisser le temps de répondre, elle s'écarta de lui, le dos raide. Quelle insolence ! Elle était parfaitement capable de veiller à ses propres intérêts. Et elle n'avait nul besoin d'un homme qui la traiterait comme une cause perdue.

## 2

L'uppercut qui frappa la mâchoire du très honorable lord Stratfield envoya sa tête en arrière. Garrick sentit le sang couler dans sa bouche et sauta vivement de côté pour éviter un autre coup. Du coin de l'œil, il vit le poing de Worthington revenir vers lui et dut encore plonger, avant de lui envoyer à son tour un crochet dans la mâchoire.

Ignorant les acclamations et quolibets des hommes qui formaient un cercle autour d'eux, il ajouta un direct du droit, et sut aussitôt que lord Worthington allait tomber. Garrick recula de deux pas souples en voyant le jeune homme s'effondrer sur la pelouse encore marquée de givre matinal.

Puisqu'on avait interdit les duels, ce combat de boxe restait le plus à même de venger l'honneur de sa sœur. Grace était parfaitement digne d'épouser le comte de Bainbridge, même si leur mère les avait abandonnés, même si leur père s'était suicidé. En battant Worthington, il confirmerait sa réputation d'homme intraitable concernant l'honneur de la famille. Une main le frappa dans le dos et son ami



Charles, vicomte de Shaftsbury, s'empessa de le féliciter.

— Bien joué !

Garrick accepta le tissu que lui tendait Charles pour essuyer la coupure sur sa lèvre. Il n'irait pas jusqu'à dire que sa performance avait été brillante, mais le résultat le satisfaisait. La dignité de Grace était sauve et Worthington n'oserait plus faire de commentaire malencontreux à son endroit. Il toisa son adversaire inanimé, puis croisa le regard d'un des amis du jeune homme :

— Je vous conseille de lui poser de la glace sur la mâchoire, ou il ne pourra plus manger pendant une semaine.

Lord Millbourne acquiesça en s'esclaffant.

— J'y veillerai. Quoique cela ne lui ferait pas de mal de fermer sa bouche pendant quelque temps. Je suis certain qu'il vous rendra visite d'ici quelques jours pour solliciter votre pardon.

Après un léger salut de la tête, Garrick se détourna pour prendre son manteau que tenait Charles. Bon sang, il était fatigué ! Il avait besoin de sommeil. Debout depuis près de vingt-quatre heures, il n'en pouvait plus. Et ce combat de boxe n'avait rien arrangé. Écartant ses cheveux noirs de son visage, il surprit l'expression amusée de Charles.

— Quoi ?

Il enfila son manteau en grimaçant. Son jeune adversaire avait réussi à placer quelques coups vigoureux et, décidément, Garrick ne se sentait pas bien.

— Tu as laissé ce garçon te frapper.

Observation qui lui fit hausser les sourcils.

— Il a eu de la chance. Je ne faisais pas attention.

— Ce que j'ai du mal à croire, mais admettons.

La gaieté de son ami agaçait Garrick, qui lui arracha son haut-de-forme des mains. C'était la deuxième fois en moins d'une journée qu'il se montrait magnanime envers un de ses semblables. Habituellement, il préférait tenir ses tendances bienveillantes à l'écart de la haute société de Marlborough, de peur de passer pour faible. Cette idée lui faisait grincer des dents.

La veille au soir, lady Ruth. Maintenant, Worthington. Charles était trop observateur. À la vérité, la jeunesse de Worthington et sa tendance à boire trop de brandy avaient pesé sur sa langue quand il s'était mis à insulter Grace. Mais quelle excuse Garrick pourrait-il invoquer pour s'être ainsi précipité au secours de lady Ruth ? Il laissa la question sans réponse.

S'il ne pouvait demeurer imperturbable face aux insultes de Worthington, il ne tenait pas non plus à humilier ce garçon. Lui aussi avait été jeune. Il se contracta. Worthington n'avait que six ans de moins que lui, et lui-même en avait vingt-neuf. En ce moment, il se sentait plutôt âgé de cinquante ans.

— Tu aurais dû laisser Bainbridge régler la question, insista Charles. C'est lui, le fiancé.

— Mon futur beau-frère l'aurait pulvérisé.

Ce qui n'était pas loin de la vérité. Le comte de Bainbridge était aussi bon pugiliste que Garrick, si ce n'était meilleur. Mais, en tant que fiancé de Grace, il aurait fait sauvagement payer sa faute à Worthington.

— Certes. Bainbridge serait furieux d'entendre la moindre insulte à l'égard de ta sœur. À part mon cousin Robert, je n'ai jamais vu un homme si attaché à une femme.

— C'est d'ailleurs la seule raison pour laquelle j'ai accepté, quand il a demandé la main de Grace.

Garrick avait mené une enquête méticuleuse sur Bainbridge avant de le laisser épouser sa sœur. Nul n'entrerait dans sa famille s'il ne le croyait par fermeté dévoué à toute la fratrie. Le fait d'avoir manqué à ses devoirs envers Lily sur ce point l'avait rendu plus vigilant sur Bainbridge ; il tenait à s'assurer que Grace n'aurait pas à en souffrir, et il n'avait plus qu'à espérer que Lily et son mari parviendraient à surmonter leurs différends. Il voulait que ses sœurs et son frère obtiennent ce que leurs parents n'avaient jamais connu – un mariage heureux. Quant à lui... son sort était déjà scellé.

— Maintenant que Lily est mariée, et que Grace le sera bientôt, te voilà libre de chercher ta propre épouse.

Le ton enjoué de Charles le crispait. Jamais il ne prendrait d'épouse. Pas plus qu'il ne commenterait le mariage peu heureux de Lily. Il ne tenait en aucune manière à la livrer aux commérages.

— Tu oublies Vincent, maugréa-t-il.

— Il n'aura sûrement aucun mal à se trouver une femme, répliqua Charles. D'ailleurs, je croyais qu'il faisait la cour à la fille Clayton ?

— Oui, mais je ne suis pas sûr que ce soit un choix des plus avisés.

Plantant là son ami perplexe, Garrick se dirigea vers sa berline.

— Viendras-tu déjeuner avec moi, tout à l'heure ? lui demanda Charles en le rejoignant.

Garrick fit non de la tête.

— Je dois visiter une propriété que je compte acquérir.

— Encore ? Que comptes-tu faire d'une nouvelle demeure ?

— C'est un investissement.

— Dois-tu pour autant acheter toute l'Angleterre ? Bientôt, c'est le pays entier qui s'appellera Stratfield. J'imagine déjà comment réagira Sa Majesté.

Ce commentaire fit sourire Garrick. Il se doutait que les autres puissent considérer ses nombreuses possessions comme excessives, mais c'étaient plus que de simples investissements. Il en avait besoin. En ouvrant la portière de sa voiture, il se retourna vers son ami.

— Une propriété qui rapporte est toujours un bon investissement, commenta-t-il.

— Et un legs important pour tes enfants quand ils se marieront.

Les doigts de Garrick agrippèrent la portière avec une telle violence qu'il en eut mal aux articulations. Le seul héritier qu'il aurait jamais serait Vincent. Comme il ne répondait pas, Charles haussa un sourcil.

— Pour un homme qui vient de venger l'honneur de sa sœur, tu m'as l'air plutôt maussade.

— Je suis fatigué, j'ai mal partout.

— Peut-être ta mystérieuse maîtresse, Mary, pourrait-elle soigner tes... maux.

Ces insinuations lui arrachèrent un rictus. Plutôt destinées à le dérider, elles produisirent l'effet contraire. Comment reconnaître que la seule chose qu'il faisait en arrivant chez sa maîtresse était de se coucher pour dormir ? Seul. De là à ce que Charles la traite de mystérieuse... Il fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que tu entends par là, au juste ?

— Rien, sauf qu'après plus de... voyons, deux années sans avoir jamais vu cette femme, les gens commencent à faire plus que spéculer...

— Spéculer ?

Cette réaction un peu brusque mit Charles mal à l'aise.

— Enfin... il y a toujours eu des bavardages... Les gens se demandent si elle existe seulement... ou si ce n'est qu'une...

À ce sous-entendu, Garrick se raidit. Il s'empressa d'adopter une expression détachée afin de cacher son désarroi. Seigneur Dieu ! Quel sot il avait été de penser pouvoir convaincre la haute société qu'il adorait trop sa maîtresse pour l'exposer en public ! Il y avait donc toujours autant de commérages sur les raisons qui le poussaient à ne jamais présenter Mary en public.

Bien sûr, il avait surpris plus d'un bavardage sur ce point. Ses frères et sœurs, autant que ses amis, y avaient aussi fait allusion, expliquant qu'il excitait toutes les curiosités. Cependant, c'était la première fois qu'il entendait remettre sa virilité en doute. Il eut un haut-le-cœur au souvenir des railleries de son oncle. Il aurait au moins pu emmener Mary dans ces établissements raffinés destinés à recevoir les hommes et leurs maîtresses. Non. Jamais il n'aurait pu la soumettre à une telle épreuve. Pas après ce que Tremaine avait infligé à la jeune femme. Mais il aurait pu faire quelque chose de différent. Furieux de son imprévoyance, il décocha un regard glacial à son ami.

— Je puis t'assurer que Mary est bien réelle. Mais nous préférons l'un et l'autre ne pas nous mêler au public. Ce serait extrêmement désagréable pour elle. Elle n'a pas été élevée dans le but d'affronter la sauvagerie de la haute société de Marlborough.

C'était la pure vérité. Durant l'enfance de Mary, ses parents tenaient une ferme sur l'une des propriétés de Garrick. Il avait pourtant veillé à ce qu'elle reçoive

une éducation lui permettant de se mêler à la bonne société, mais elle s'était expressément révoltée à cette idée.

En fait, elle semblait beaucoup plus attirée par les livres que par autre chose. Elle ne paraissait pas davantage s'intéresser aux vêtements quoique, récemment, elle se soit penchée sur certains modèles. Au cours des huit mois précédents, il l'avait emmenée deux fois à Paris pour y choisir de nouvelles tenues.

— Je te crois, mais peut-être que si tu la montrais, même de loin, ce serait préférable pour ta réputation. Je sais combien tu détestes les commérages. Si tu essayais une promenade en landau dans le parc, par exemple ?

— Je n'ai aucune intention d'apaiser la curiosité du beau monde.

— Fort bien. Dans ce cas, sache que certaines personnes comptent aller plus loin que le simple bavardage. Je me suis laissé dire que Wycombe avait fait le pari avec Marston, l'autre jour au club, de prouver que ta Mary n'existe pas.

— Sacrebleu ! s'exclama-t-il, indigné.

— Tu as beaucoup d'amis qui prendront ton parti, Garrick, mais nous savons tous deux que Wycombe fera tout ce qui est en son pouvoir pour te discréditer.

Il hocha la tête. Son aîné de quelques années, le comte de Wycombe n'avait cessé de le tourmenter dès l'adolescence, d'abord à Eton puis à Cambridge, lui infligeant mille et une farces trois années durant, jusqu'à ce que Garrick apprenne la boxe. Il l'avait alors battu au cours d'un combat demeuré légendaire.

Tandis que Garrick s'en tirait sans une égratignure, Wycombe avait été évacué inconscient vers l'infirmerie de l'université. Si bien qu'il avait manqué la cérémonie de remise des diplômes ; depuis, le comte lui en voulait à mort pour cette humiliation. S'il trouvait un moyen de lui rendre la pareille d'une façon ou d'une autre, il ne se gênerait pas. Même au prix d'un mensonge.

Garrick grimpa dans la berline, le corps plus douloureux que jamais. Alors qu'il claquait la portière, Charles lui lança un regard compatissant à travers la vitre.

— Je comprends que tu n'aimes pas qu'on se mêle de tes affaires, mais il valait mieux que je te mette au courant. Je pense qu'une promenade hebdomadaire en calèche satisferait parfaitement la curiosité des gens. En outre, une présentation au prince riverait son clou à Wycombe.

— S'il y a une chose à laquelle je ne tiens pas, c'est bien de présenter Mary à Son Altesse royale. Il la terrifierait de par son seul titre. Jamais je ne lui demanderai une chose pareille.

— Présente-la au moins à quelques-uns de tes amis...

— Non. Je ne la sacrifierai pas dans le seul but de sauver ma tête. Merci de m'avoir prévenu, Charles, mais je n'ai pas l'intention d'exhiber Mary devant qui que ce soit.

— Le diable t'emporte ! Wycombe sera sans pitié tant envers toi qu'envers Mary.

— Que Wycombe aille se faire pendre ! Je lui ai réglé son compte une fois, je recommencerai volontiers.

Garrick frappa le plafond du pommeau d'argent de sa canne pour donner le signal du départ au cocher.

L'expression soucieuse, Charles le suivit des yeux sans répliquer, lui adressant juste un petit signe de la tête.

Le trajet était plutôt accidenté sur les pelouses de Hyde Park, mais Garrick n'avait pas choisi ce coin isolé pour son accessibilité ; avant tout, il cherchait la discrétion. Les bosquets paisibles en ces heures matinales lui avaient paru convenir parfaitement pour son combat avec Worthington. Toutefois, la rudesse du terrain n'arrangeait en rien sa subite migraine.

Bon sang ! Il aurait dû se douter que son refus d'exposer Mary aux yeux du monde allait piquer la curiosité. Il l'avait cachée pour la protéger, tout en évitant d'avoir à confier à quiconque la véritable raison pour laquelle il gardait une telle maîtresse. Dans un gémissement, il appuya la tête sur le dossier de cuir.

Que devait-il faire, désormais ? Sans doute Charles avait-il raison. Une promenade hebdomadaire dans Hyde Park apaiserait la plupart des spéculations. Certes, cela ne suffirait pas à faire taire les bavardages, mais c'était une bonne idée. Il ne supportait pas les rumeurs ni les sous-entendus, et ne pouvait laisser Wycombe fourrer le nez dans ses affaires.

Pensée qui ramena soudain lady Ruth à son esprit. La veille, c'était lui qui avait fait preuve d'indiscrétion, ce qui lui avait valu la colère de la dame. Songeur, il se caressa la mâchoire, geste qui déclencha aussitôt une grimace de douleur.

Dans le vestibule des Somerset, il l'avait regardée se concentrer comme si elle allait affronter une horde de barbares, telle une princesse guerrière s'appêtant à combattre un ennemi aux armes redoutables. La nouvelle de sa rupture avec Marston avait



atteint le club de Marlborough avant la réception, et on en faisait déjà des gorges chaudes. Lady Ruth avait dû faire preuve d'un grand courage pour entrer dans la salle. À l'instant où avait jailli l'insulte, cela avait été plus fort que lui : il avait couru à son secours.

Il n'avait rien arrangé en l'invitant à danser. Mais ses motivations n'étaient pas aussi suspectes que lady Ruth semblait le penser. Si sa première intervention avait été basée sur la compassion, il n'avait ensuite fait que suivre son instinct en voulant valser avec elle. Grave erreur. Non parce qu'il l'avait mise en colère, mais parce qu'il éprouvait infiniment trop de plaisir à la tenir dans ses bras.

Comme la berline s'arrêtait, il poussa un soupir d'agacement. Quelle nouvelle épreuve viendrait encore frapper sa vie ? Il mit pied à terre pour escalader d'un pas lourd les marches menant à la villa qu'il avait offerte à Mary. Ses pensées avaient été tellement occupées par lady Ruth qu'il ne savait toujours pas comment réagir aux viles intentions de Wycombe. Le sommeil l'aiderait à mettre au point un plan d'action.

Il n'eut pas besoin de sortir la clef de sa poche puisque Carstairs ouvrit la porte. Il tendit au majordome son haut-de-forme et sa canne, puis se dirigea vers l'escalier. Carstairs s'éclaircit la gorge.

— Pardonnez-moi, monsieur le baron, mais Mlle Mary voudrait que vous lui accordiez un peu de votre temps.

— Maintenant ?

Il sortit sa montre de gousset. Sept heures moins le quart. Elle aimait se lever tôt, comme lui, mais jamais si tôt. Il fronça les sourcils. Que pouvait-elle avoir de si urgent à lui dire – Wycombe aurait-il été





10705

*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer en Italie*  
*par GRAFICA VENETA*  
*le 17 mars 2014.*

Dépôt légal : mars 2014.  
EAN 9782290067062  
L21EPSN000994N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

*Diffusion France et étranger : Flammarion*